

From : *Voyage de LaPérouse, rédigé d'après ses manuscrits, suivi d'un appendice renfermant tout ce que l'on a découvert depuis le naufrage, et enrichi de notes par m. de Lesseps*. Paris 1831.

Page 240 – 258 (nb. this account is an abbreviation of that initially published in 1797 in volumes 2-3 of *Voyage de La Pérouse autour du Monde* and translated into English) See microform of the 1831 edition at http://archive.org/details/cihm_36162 or in Play.Google

Nous faisons route pour l'île Quelpaert.

Le 19 mai, après un calme qui durait depuis quinze jours avec un brouillard très-épais, les vents se fixèrent au nord-ouest grand frais; le temps resta terne et blanchâtre, mais l'horizon s'étendit à plusieurs lieues. La mer, qui avait été si belle jusqu'alors, devint extrêmement grosse. J'étais à l'ancre par vingt-cinq brasses au moment de cette crise; je fis signal d'appareiller, et je dirigeai ma route, sans perdre un seul instant, au nord-est-quart-est, vers l'île Quelpaert, qui était le premier point de reconnaissance intéressant avant que d'entrer dans le canal du Japon. Cette île, qui n'est connue des Européens que par le naufrage du vaisseau hollandais Sparrow-Hawk, en 1635, était, à cette même époque, sous la domination du roi de Corée. Nous en eûmes connaissance le 21 mai par le temps le plus beau.

Il n'est guère possible de trouver une île qui offre un plus bel aspect; un pic d'environ mille toises, qu'on peut apercevoir de dix-huit à vingt lieues, s'élève au milieu de l'île, dont il est sans doute le réservoir; le terrain descend en pente très-douce jusqu'à la mer, d'où les habitations paraissent en amphithéâtre. Le sol nous a semblé cultivé jusqu'à une très-grande hauteur. Nous apercevions, à l'aide de nos lunettes, des divisions de champs; ils sont très-morcelés, ce qui prouve une grande population. Cette île appartient malheureusement à un peuple à qui toute communication est interdite avec les étrangers, et qui retient dans l'esclavage ceux qui ont le malheur de faire naufrage sur ces côtes. Quelques-uns des Hollandais du vaisseau Sparrow-Hawk y trouvèrent moyen, après une captivité de dix-huit ans, pendant laquelle ils reçurent plusieurs fois la bastonnade, d'enlever une barque et de passer au Japon, d'où ils se rendirent à Batavia, et enfin à Amsterdam. Cette histoire, dont nous avons la relation sous les yeux, n'était pas propre à nous engager à envoyer un canot au rivage : nous avons vu deux pirogues s'en détacher; mais elles ne nous approchèrent jamais à une lieue, et il est vraisemblable que leur dessein était seulement de nous observer, et peut-être de donner l'alarme sur la côte de Corée; je continuai ma route, et je mis en panne pour attendre le jour, qui fut terne, mais sans brume épaisse. Nous eûmes alors connaissance de différentes îles ou rochers qui forment une chaîne de plus de quinze lieues en avant du continent de la Corée. Le soleil enfin perça le brouillard, et nous pûmes faire les meilleures observations de latitude et de longitude; ce qui est bien important pour la géographie, aucun vaisseau européen connu n'ayant jamais parcouru ces mers tracées sur nos mappemondes, d'après les cartes japonaises ou coréennes, publiées par les jésuites. A la vérité, ces missionnaires les ont corrigées sur des routes par terre, relevées avec beaucoup de soin, et assujetties à de très-bonnes observations faites à Pékin, en sorte que les erreurs en sont peu considérables; et l'on doit convenir qu'ils ont rendu des services essentiels à la géographie de cette partie de l'Asie, que seuls ils nous ont fait connaître, et dont ils nous ont donné des cartes qui approchent beaucoup de la vérité. Les navigateurs ont seulement à désirer à cet égard les détails hydrographiques qui n'ont pu y être tracés, puisque ces jésuites voyageaient par terre.

Le 25, nous passâmes dans la nuit le détroit de la Corée, en sondant toutes les demi-heures; et comme la côte de Corée me parut plus intéressante à suivre que celle du Japon, je l'approchai à deux lieues, et fis une route parallèle à sa direction.

Côte de la Corée.

Le canal qui sépare la côte du continent de celle du Japon peut avoir quinze lieues; mais il est très-rétréci jusqu'à dix lieues par des rochers qui, depuis l'île Quelpaert, n'ont pas cessé de border la côte méridionale de Corée, et qui ont fini seulement lorsque nous avons eu doublé la pointe du sud-est de cette presqu'île; en sorte que nous avons pu suivre le continent de très-près, voir les maisons et les villes qui sont sur les bords de la mer, et reconnaître l'entrée des baies. Nous vîmes sur des sommets de montagnes quelques fortifications qui ressemblent parfaitement à des forts européens; et il est

vraisemblable que les plus grands moyens de défense des Coréens sont dirigés contre les Japonais. Cette partie de la côte est très-belle pour la navigation, car on n'y aperçoit aucun danger, et l'on y trouve soixante brasses, fond de vase, à trois lieues au large; mais le pays est montueux et paraît très-aride. La vue de nos vaisseaux n'inspira pas beaucoup d'effroi à une douzaine de champans ou sommes qui naviguaient le long de la côte. Ces sommes ne paraissaient différer en rien de celles des Chinois; leurs voiles étaient pareillement de nattes. J'aurais beaucoup désiré qu'elles eussent osé nous accoster; mais elles continuèrent leur route sans s'occuper de nous, et le spectacle que nous leur donnions, quoique nouveau pour eux, n'excita pas leur attention. Je vis cependant, à onze heures, deux bateaux mettre à la voile pour nous reconnaître, s'approcher de nous à une lieue, nous suivre pendant deux heures, et retourner ensuite dans le port dont ils étaient sortis le matin. Ainsi, il est d'autant plus évident que nous avons jeté l'alarme sur la côte de Corée, que dans l'après-midi on vit des feux allumés sur toutes les pointes. Cette journée du 26 fut une des plus belles de cette campagne, et des plus intéressantes par les relèvements que nous avons faits d'un développement de côtes de plus de trente lieues. Malgré ce beau temps, nous éprouvâmes ce même jour encore une tempête qui nous fut présagée par un singulier phénomène : les vigies crièrent du haut des mâts qu'elles sentaient des vapeurs brûlantes, semblables à celles de la bouche d'un four, qui passaient comme des bouffées et se succédaient d'une demi-minute à l'autre. Tous les officiers montèrent au haut des mâts et éprouvèrent la même chaleur. La température était alors de 14° sur le pont; nous envoyâmes sur les barres des perroquets un thermomètre, et il monta à 20°; cependant les bouffées de chaleur passaient très-rapidement, et, dans les intervalles, la température de l'air ne différait pas de celle du niveau de la mer.

Le lendemain 27, je crus devoir diriger ma route sur la pointe du sud-ouest de l'île Nippon, dont le capitaine King avait assujéti la pointe nord-est ou le cap Nabo à des observations exactes. Ces deux points devront enfin fixer les incertitudes des géographes, à qui il ne restera plus qu'à exercer leur imagination sur les contours des côtes.

Ile Dagelet.

Bientôt j'aperçus dans le nord-nord-est une île qui n'est portée sur aucune carte. Je la nommai île Dagelet, du nom de cet astronome, qui la découvrit le premier. Elle n'a guère que trois lieues de circonférence; je la prolongeai et j'en fis pres que le tour à un tiers de lieue de distance, sans trouver fond; je pris alors le parti de mettre un canot à la mer, commandé par M. Boutin. Il ne trouva fond que tout proche de l'île. Elle est très-escarpée, mais couverte jusqu'à la mer des plus beaux arbres. Un rempart de roc vif et presque aussi à pic qu'une muraille la cerne dans tout son contour, à l'exception de sept petites anses de sable, sur lesquelles il est possible de débarquer. C'est dans ces anses que nous aperçûmes sur le chantier des bateaux d'une forme tout-à-fait chinoise. Les ouvriers, effrayés en nous voyant, s'en fuirent dans un bois voisin; nous ne vîmes d'ailleurs que quelques cabanes, sans villages et sans culture. Je désirais trouver un mouillage pour persuader à ces peuples, par des bienfaits, que nous n'étions pas leurs ennemis; mais des courants assez violents nous éloignaient de terre. La nuit approchait, et la crainte où j'étais d'être porté sous le vent et de ne pouvoir être rejoint par le canot m'obligea de lui ordonner de venir à bord, au moment où il allait débarquer sur le rivage. Je ralliais l'Astrolabe, qui était beaucoup dans l'ouest, où elle avait été entraînée par les courants, et nous passâmes la nuit dans un calme occasioné par la hauteur des montagnes de l'île Dagelet, qui interceptaient la brise du large.

Rencontre de plusieurs bâtiments japonais et chinois.

Les vents nous furent constamment contraires les jours suivants. Le 2 juin, nous eûmes connaissance de deux bâtiments japonais, dont un passa à la portée de notre voix; il avait vingt-deux hommes d'équipage, tous vêtus de soutanes bleues de la forme de celles de nos prêtres. Ce bâtiment, du port d'environ cent tonneaux, avait un seul mât très-élevé. Sa voile était immense. Tout me fit juger que ces deux bâtiments n'étaient pas destinés à s'éloigner des côtes, et qu'on n'y serait pas sans danger dans les grosses mers pendant un coup de vent. Il est vraisemblable que les Japonais ont pour l'hiver des embarcations plus propres à braver le mauvais temps. Nous passâmes si près de l'un de ces bâtiments, que nous observâmes jusqu'à la physionomie des individus; elle n'exprima jamais la crainte ni

l'étonnement; ils continuèrent leur route au sud, bien empressés sans doute d'aller annoncer la rencontre de deux vaisseaux étrangers dans des mers où aucun navigateur européen n'avait pénétré jusqu'à nous. Le lendemain, nous essayâmes un très-mauvais temps, et nous aperçûmes, à différentes époques de la journée, sept bâtiments chinois, mâtés comme celui dont j'ai parlé, mais plus à même de résister aux efforts du vent et de la tempête. Ils ressemblaient en tout à celui qu'aperçut le capitaine King lors du troisième voyage de Cook. La journée du lendemain fut extrêmement brumeuse; nous aperçûmes encore deux bâtiments japonais y et ce ne fut que le 6 que nous eûmes connaissance du cap Noto sur la côte occidentale du Japon, et de l'île Jootsi-Sima, qui en, est séparée par un canal d'environ cinq lieues. Le temps était clair et l'horizon très-étendu. Quoique à six lieues de terre, nous en distinguons les détails, les arbres, les rivières et les éboulements. Des îlots ou des rochers que nous côtoyâmes à deux lieues, et qui étaient liés entre eux par des chaînes de roches à fleur d'eau, nous empêchèrent d'approcher plus près de la côte. Cette île est petite, plate, mais bien boisée, et d'un aspect très-agréable; je crois que sa circonférence n'excède pas deux lieues; elle nous a paru très-habitée. Nous avons remarqué entre les maisons des édifices considérables; et, auprès d'une espèce de château qui était à la pointe du sud-est, nous avons remarqué des fourches patibulaires, ou au moins des piliers avec une large poutre posée en travers. Peut-être ces piliers avaient-ils une autre destination; il serait assez singulier que les usages des Japonais, si différents des nôtres, s'en fussent rapprochés sur ce point.

Côte de la Tartarie.

Les jours suivants nous courûmes au nord-ouest pour nous éloigner du cap Noto; et le 11 juin, nous eûmes connaissance de la côte de Tartarie. Le point de la côte sur lequel nous atterrîmes est précisément celui qui sépare la Corée de la Tartarie des Mantcheoux : c'est une terre très-élevée que nous aperçûmes à vingt lieues de distance. Les montagnes, sans avoir l'élévation de celles de la côte de l'Amérique, ont au moins six ou sept cents toises de hauteur. J'approchai jusqu'à quatre et le continent une ouverture de 15°. Nous distinguons les montagnes, les ravins, enfin tous les détails du terrain, et nous ne pouvions pas concevoir par où nous étions entrés dans ce détroit, qui ne pouvait être que celui de Tessoï, à la recherche duquel nous avons renoncé. Dans cette situation, je crus devoir serrer le vent et gouverner au sud-est; mais bientôt ces mornes, ces ravins disparurent. Le banc de brume le plus extraordinaire que j'eusse jamais vu occasiona notre erreur; nous le vîmes se dissiper; ses formes, ses teintes s'élevèrent, se perdirent dans la région des nuages, et nous eûmes encore assez de jour pour qu'il ne nous restât plus aucune incertitude sur l'inexistence de cette terre fantastique. Je fis route toute la nuit sur l'espace de mer qu'elle avait paru occuper, et au jour rien ne se montra à nos yeux. Les jours suivants nous prolongeâmes, sur une étendue de plus de vingt lieues, la côte de Tartarie, dont la pureté de l'air nous permit d'apercevoir toutes les formes parfaitement prononcées, mais sans découvrir nulle part l'apparence d'une baie : nous vîmes un sommet de montagnes, dont la forme est absolument celle d'une table; je lui en ai donné le nom, afin qu'il fût reconnu des navigateurs. Depuis que nous prolongions cette terre, nous n'avions vu aucune trace d'habitation; pas une seule pirogue ne s'était détachée de la côte; et ce pays, quoique couvert des plus beaux arbres qui annoncent un sol fertile, semble être dédaigné des Tartares et des Japonais. Ces peuples pourraient y former de brillantes colonies; mais la politique de ces derniers est, au contraire, d'empêcher toute émigration et toute communication avec les étrangers : ils comprennent sous cette dénomination les Chinois comme les Européens.

Baie de Ternai.

Le 23, les vents s'étaient fixés au nord, et je me décidai à faire route par une baie que je voyais dans l'ouest-nord-ouest, et où il était vraisemblable que nous trouverions un bon mouillage; nous y laissâmes tomber l'ancre à six heures du soir par vingt-quatre brasses, fond de sable, à une demi-lieue du rivage. Je la nommai Baie de Ternai. Partis de Manille depuis soixante-quinze jours, nous avons, à la vérité, prolongé les côtes de l'île Quelpaert, de la Corée, du Japon; mais ces contrées, habitées par des peuples barbares envers les étrangers, ne nous avaient pas permis de songer à y relâcher : nous savions, au contraire, que les Tartares étaient hospitaliers; nous brûlions d'impatience d'aller

reconnaître cette terre, dont notre imagination était occupée depuis notre départ de France. C'était la seule partie du globe qui eût échappé à l'activité infatigable du capitaine Cook; et nous devons peut-être au funeste événement qui a terminé ses jours le petit avantage d'y avoir abordé les premiers. Il nous était prouvé que le Kastrikum n'avait jamais navigué sur les côtes de Tartarie; et nous nous flattions de trouver dans le cours de cette campagne de nouvelles preuves de cette vérité. Les géographes qui, sur le rapport du père des Anges, et d'après quelques cartes japonaises, avaient tracé le détroit de Tessoy, déterminé les limites du Jesso, de la terre de la Compagnie et de celle des États, avaient tellement défiguré la géographie de cette partie de l'Asie, qu'il était nécessaire de terminer à cet égard toutes les anciennes discussions par des faits incontestables. La latitude de la baie de Ternai était précisément la même que celle du port d'Acqueis, où avaient abordé les Hollandais : néanmoins le lecteur en trouvera la description bien différente. Cinq petites anses, semblables aux côtés d'un polygone régulier, forment le contour de cette rade; elles sont séparées entre elles par des coteaux couverts d'arbres jusqu'à la cime. Le printemps le plus frais n'a jamais offert en France des nuances d'un vert si vigoureux et si varié. Et quoique nous n'eussions aperçu, depuis que nous prolongions la côte, ni une seule pirogue, ni un seul feu, nous ne pouvions croire qu'un pays qui paraissait aussi fertile, et à une si grande proximité de la Chine, fût sans habitants : nous y débarquâmes. Nous aperçûmes des cerfs et des ours qui paissaient tranquillement sur le bord de la mer. Sur-le-champ nos armes de chasse furent préparées, et nos matelots prirent à la ligne douze ou quinze morues, dont nous avions un grand besoin. Le sol était tapissé des mêmes plantes qui croissent dans nos climats; on rencontrait à chaque pas des roses, des lis, des muguet, et généralement toutes nos fleurs des prés. Les pins couronnaient le sommet des montagnes, les bords des rivières étaient plantés de saules, de bouleaux, d'érables, et sur la lisière des grands bois on voyait des pommiers et des azicoliers en fleur, avec des massifs de noisetiers. Notre surprise augmentait lorsque nous songions qu'un excédant de population surcharge le vaste empire de la Chine, au point que les lois ne sévissent pas contre des pères assez barbares pour noyer ou détruire leurs enfants; et que ce peuple, dont on vante tant la police, n'ose point s'étendre au-delà de sa muraille pour tirer sa subsistance d'une terre dont il faudrait plutôt arrêter que provoquer la végétation. Nous trouvions, à la vérité, à chaque pas des traces d'hommes marquées par des destructions, plusieurs arbres coupés avec des instruments tranchants; les vestiges des ravages du feu paraissaient en vingt endroits, et nous aperçûmes quelques abris qui avaient été élevés par des chasseurs au coin des bois; tout enfin nous fit juger que les Tartares s'approchent des bords de la mer dans la saison de la pêche et de la chasse; qu'en ce moment ils étaient rassemblés en peuplades le long des rivières, et que le gros de la nation vivait dans l'intérieur des terres, sur un sol peut-être plus propre à la multiplication de ses immenses troupeaux. Nos chasseurs tuèrent trois faons seulement; aussi notre pêche valait-elle mieux que notre chasse : nous y fûmes en effet plus heureux ou plus adroits. Chacune des cinq anses qui forment le contour de la baie de Ternai offrait un lieu commode pour étendre la seine, et avoir un ruisseau auprès duquel notre cuisine était établie. Les poissons n'avaient qu'un saut à faire du filet dans nos marmites : nos équipages en eurent en abondance à chaque repas.

Tombeau tartare.

Ce fut à la suite d'une de ces parties de pêche que nous découvrîmes sur le bord d'un ruisseau un tombeau tartare placé à côté d'une case ruinée, et presque enterré sous l'herbe. Notre curiosité nous porta à l'ouvrir, et nous y vîmes deux personnes l'une à côté de l'autre; leurs têtes étaient couvertes d'une calotte de taffetas; leurs corps, enveloppés d'une peau d'ours, avaient une ceinture de cette même peau, à laquelle pendaient de petites monnaies chinoises et différents bijoux de cuivre : des rassades bleues étaient répandues et comme semées dans ce tombeau. Nous y trouvâmes aussi dix ou douze espèces de bracelets d'argent du poids de deux gros chacun, une hache de fer, un couteau du même métal, une cuillère de bois, un peigne, un petit sac de nankin bleu plein de riz. Rien n'était encore dans l'état de décomposition, et l'on ne pouvait guère donner plus d'un an d'ancienneté à ce monument : sa construction nous parut inférieure à celle des tombeaux de la baie du port des Français. Les monnaies chinoises, le nankin bleu, le taffetas, les calottes prouvent que ces peuples sont en commerce réglé avec ceux de la Chine, et il est vraisemblable qu'ils sont sujets aussi de cet empire. Le riz, enfermé dans un petit sac de nankin bleu, désigne une coutume chinoise fondée sur l'opinion d'une

continuation de besoins dans l'autre vie. Le spectacle ravissant que nous offrait cette partie de la Tartarie orientale n'avait cependant rien d'intéressant pour nos botanistes et nos lithologistes. Les plantes y sont absolument les mêmes qu'en France, et les substances dont le sol est composé n'en diffèrent pas davantage; Des schistes, des quartz, du jaspe, du porphyre violet, de petits cristaux, des roches roulées, voilà les échantillons que les lits des rivières nous ont offerts, sans que nous ayons pu y voir la moindre trace de métaux. Enfin, le 27 au matin, après avoir déposé à terre différentes médailles avec une bouteille et une inscription qui contenait la date de nôtre arrivée, les vents ayant passé au sud, je mis à la voile, et je prolongeai la côte à deux tiers de lieue du rivage, naviguant toujours sur un fond de quarante brasses, sable vaseux, et assez près pour distinguer l'embouchure du plus petit ruisseau. Nous fîmes ainsi cinquante lieues avec le plus beau temps que les navigateurs puissent désirer.

Les brumes et les calmes nous contrarièrent un peu jusqu'au 4 juillet. Nous prîmes dans ce temps plus de huit cents morues. J'ordonnai de saler et de mettre en barriques l'excédant de notre consommation. La drague rapporta aussi une assez grande quantité d'huîtres, dont la nacre était si belle, qu'il paraissait très-possible qu'elles continssent des perles, quoique nous n'en eussions trouvé que deux à demi formées dans le talon. Cette rencontre rend très-vraisemblable le récit des jésuites, qui nous ont appris qu'il se fait une pêche de perles à l'embouchure de plusieurs rivières de la Tartarie orientale : mais on doit supposer que c'est vers le sud, aux environs de la Corée. (until Page 258)